NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

74 N° 10 1952

Réflexions du penseur russe V. Rosanov sur le catholicisme

S. TYSZKIEWIEZ (s.j.)

p. 1062 - 1074

https://www.nrt.be/fr/articles/reflexions-du-penseur-russe-v-rosanov-sur-le-catholicisme-2567

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Réflexions du penseur russe V. Rosanov sur le catholicisme

Vassilij Vassiliévitch Rosanov est né à Vétlouga en Russie en 1856; il est mort dans une affreuse misère en janvier 1919 à Sérguiev Possad, près de Moscou.

C'était un écrivain remarquable, unique en son genre. Ce qui donne un cachet très spécial à la plupart de sés écrits c'est que sa plume fixe immédiatement tous les mouvements de son âme, parfois opposés les uns aux autres. Penseur souvent extrêmement perspicace, il ne construit cependant pas de théories, il ne donne rien d'achevé, il ne cherche pas non plus à faire de l'art ou à tirer des conclusions pratiques de ses positions intellectuelles. Depuis sa jeunesse, il écrivait sans relâche ce qu'il avait à un moment donné dans sa mémoire, son cœur, son esprit. Tout chez lui est spontané, immédiat, servi tel quel. Dans ses livres il n'écrit pas, il vit, il sent, il souffre, il s'indigne, il admire. Beaucoup de ses ouvrages ressemblent à un journal intime. Ses biographes soulignent sa sincérité hors ligne. Il dit ce qu'il pense ou ce qu'il sent, sans se soucier de l'effet, des critiques, des accusations qu'on lui fera. Il ne retouche pas ses écrits, il ne fait pas le triage de ses affirmations, de ses aphorismes, de ses observations. Selon sa propre expression, il traite la plume et sa façon d'écrire — « comme mes pantalons ».

De la sorte, on trouve dans ses livres toute la gamme des valeurs intellectuelles, morales, artistiques et autres. Pensées dignes de Pascal ou des meilleurs philosophes et inepties de bébé fâché; aspirations profondément chrétiennes et réflexions spécifiquement païennes; élans très purs et désirs immondes; remarques sarcastiques, mordantes, hautaines et humble examen de conscience; enthousiasme et pessimisme déplorable; intrépidité et pusillanimité; haute morale et cynisme repoussant; piété très profonde et révolte contre le Christ : tout est entassé pêle-mêle, à la file. Il avait raison de dire : « Mon âme est une confusion, dont je ne parviens pas à tirer la jambe [1] »; « Je suis tout spasmodique, tout ébouriffé [2] ».

Rosanov a reçu une éducation profondément anticatholique, il a passé presque toute sa vie dans des milieux extrêmement hostiles à l'égard de la papauté. Il inclinait fortement vers le modernisme. Il croyait, sur le compte du catholicisme, aux énormités que lui servait un professeur protestant à l'université de Moscou. Dans un moment

1. *Feuilles tombées,* 1, Saint-Pétersbourg, 1913, p. 204. Tous les livres de Rosanov que nous citons dans cet article sont écrits en russe.
2. *Ibid.*, p. 247.

de mauvaise humeur il écrivit : « Le catholicisme d'avant la Réforme ne savait plus que traîner les gens au bûcher [3] ». Il croyait à l'authenticité des *Monita secreta*. Pour lui, le massacre de la Saint-Barthélemy fut ordonné par le pape. Certains aspects du catholicisme lui déplaisaient grandement. Il s'imaginait que les catholiques veulent détruire la piété russe et introduire en Russie les procédés de l'Inquisition [4]. Quand il entendait les cloches d'une église catholique, son sens esthétique était agacé, il croyait entendre « des miaulements de chat [5] ». Il reprochait à l'Eglise romaine de ne pas avoir de charité et de compassion envers l'Orient chrétien, de le mépriser [6].

Mais c'est surtout son penchant vers le naturalisme et son aversion pour l'ascétisme, pour les mortifications de la chair, qui le tenaient loin du catholicisme et parfois aussi du Christ. Le Christ l'attire ; il se rend compte que Jésus est l'Homme-Dieu ; il sent que l'œuvre du Rédempteur dépasse de loin toutes les valeurs terrestres. « Je n'ai besoin que du Christ », disait-il [7]. Mais, d'autre part, il n'a pas la force de suivre fidèlement le Maître qu'il aime au fond de son âme, de porter la croix avec le Sauveur, de se plier aux exigences les plus dures de la morale chrétienne et de tirer toutes les conséquences pratiques des vérités qui le frappaient dans l'Evangile. Ce fut la tragédie de sa vie entière. Il est mort d'ailleurs en bon chrétien.

Rosanov vivait loin des milieux catholiques ; ils n'ont exercé aucune influence sur lui. Celle qu'il subissait dans son entourage le portait dans un sens diamétralement opposé. C'est précisément ce fait qui donne un intérêt et une saveur particulière à ses réflexions sur le catholicisme, telles qu'elles se dégagent spontanément d'un voyage qu'il fit en Italie — son unique voyage à l'étranger — et de ses lectures de l'Evangile faites sans parti pris. Ces réflexions jettent beaucoup de lumière sur la tragédie religieuse de la Russie ; elles sont très actuelles. Les biographes non-catholiques de Rosanov passent d'ordinaire sous silence les pages qu'il a consacrées au catholicisme. Le monde catholique de langue française les ignore quasi complètement ou les a oubliées. C'est vraiment regrettable [8].

Dans son livre *La légende du Grand Inquisiteur de F. M. Dostoïevsky*, Rosanov expose assez fidèlement la pensée religieuse du célèbre écrivain sans faire beaucoup de critique et sans avoir l'air de prêter beaucoup d'attention à ce qu'il dit du catholicisme. Mais à la fin du

3. *Quand les chefs partirent*, Saint-Pétersbourg, 1910, p. 156.
4. *Auprès des murs de l'Eglise*, Saint-Pétersbourg, 1906, I, p. 414.
5. *La Guerre de 1914*, Saint-Pétersbourg, 1915, p. 92.
6. *Essais littéraires*, Saint-Pétersbourg, 1902, p. 111.
7. *Feuilles tombées*, « panier II », Saint-Pétersbourg, 1915, p. 356.
8. Dans le livre du P. B. Schultze, S. J., sur les penseurs russes, paru en italien et en allemand, on trouvera de bonnes considérations sur l'attitude de Rosanov à l'égard de l'Eglise catholique : *Pensatori russi di fronte a Cristo*, Florence, 1947-1949 ; *Russische Denker*, Fribourg-en-Br., 1950.

livre, dans une annexe, Rosanov cite de longs passages anticatholiques tirés de différentes œuvres de Dostoïevsky, auxquels il ajoute la remarque suivante :

« Tout cela, comme résumé des faits, est peut-être juste. Mais on ne peut donc pas fermer les yeux sur la parole de conclusion prononcée par le Christ, telle qu'elle est rapportée dans le dernier chapitre de l'évangile de saint Jean [9]. *Pais* : voilà l'origine de l'autorité contre laquelle Dostoïevsky s'irrite en vain, de l'autorité unipersonnelle, exceptionnelle, et nullement collective, car cette parole si significative ne fut pas adressée au groupe des apôtres. Si sur les paroles qui concernent les eunuques (Matt., XIX, 12), plus courtes et dites comme en passant, s'appuya d'une façon irrésistible un fait aussi universel dans le christianisme que le monachisme et le célibat, peut-on se représenter jusqu'à quelles limites s'est développé et se développera encore ce dernier testament du Sauveur, si bien mis en relief, si décisif, répété par trois fois et — ceci importe le plus — juste avant l'ascension au Ciel. Vraiment ces paroles ressemblent au manteau jeté par Elie à Elisée. Pour cette raison la critique que Dostoïevsky fait du catholicisme est sans valeur, non quant à la définition de l'essence du catholicisme, mais quant à la lutte qu'on lui fait. L'Eglise était, est et sera toujours avec une coupole d'or, avec un sommet, et ne deviendra jamais le troupeau de Chigalev [10]. Elle possède l'autorité, elle est hiérarchique, pyramidale, et une pyramide a bien un sommet. Le balbutiement de Dostoïevsky à propos de je ne sais quel ' christianisme authentique ', de je ne sais quelle ' pure orthodoxie ', qu'il aurait découverte, est au fond le retour réactionnaire à l'antique et ' glorieux ' monde slave..., au vieux principe du Vélés et du Daj-Bog [divinités païennes] [11]. »

Ainsi s'exprimait Rosanov dans un de ses premiers livres. Beaucoup plus tard, vers la fin de sa vie, il revient sur le même sujet :

« Selon Dostoïevsky, l'Eglise d'Occident, les papes, les cardinaux, les inquisiteurs, ont consciemment perverti la doctrine du Christ, ils lui ont substitué leur propre enseignement ecclésiastique, catholique,... tandis que le Christ aurait rejeté le principe d'autorité ! ...Comme si le métropolite Philarète [12] n'avait pas d'autorité et, ce qui importe, comme s'il n'en voulait pas ; comme si les startsy [directeurs de conscience] dans les monastères n'étaient pas une autorité pour les laïques [13] ! »

Rosanov compare ce jugement « étrange » de Dostoïevsky avec une affirmation analogue de Léon Tolstoï, et il ajoute :

« Ces deux écrits conduisent simplement au protestantisme, au luthéranisme et au rationalisme, surtout à la chtounda [14] ».

Rosanov prouve avec vivacité que les catholiques n'ont pas « perverti » la doctrine du Christ. Au moins depuis Augustin et Léon le

9. Ici l'auteur cite les versets 12-19.
10. Personnage du roman de Dostoïevsky, *Les démons*.
11. Edition de Berlin, 1924, p. 260.
12. Célèbre prélat orthodoxe non-uni, très influent, auteur d'un catéchisme officiel, mort en 1867.
13. Citation faite par M. Spassovsky dans son livre *V. V. Rosanov dans les dernières années de sa vie*, Berlin, s.d., p. 10.
14. Secte fort répandue en Russie, *ibid.*, p. 11.

Grand, durant « toute la période classique de l'Eglise catholique », aucun théologien catholique n'a déformé à bon escient l'enseignement de Jésus. « C'est Dostoïevsky et Tolstoï qui voulaient mettre à mort l'Eglise et l'histoire; quelle horreur [15] ! »

Dostoïevsky accuse les catholiques d'avoir ajouté du neuf à l'Evangile; avec son raisonnement, dit Rosanov, il faudrait rejeter toute la liturgie :

« La liturgie console les peuples depuis 1500 ans, quoiqu'elle ne se trouve pas dans l'Evangile. Et qui osera dire que c'est 'une perversion'??! Le Christ lui-même a dit de sa doctrine qu'elle est semblable au levain... Eh, messieurs les écrivains, grands écrivains, faites donc attention en marchant près de l'endroit où prient les villageois, les bonnes femmes, les citadins, les commerçants, nos parents [16] ».

Dans le chapitre *Pourquoi tout ce bruit?* de son livre *Auprès des murs de l'Eglise* [17], après avoir cité un savant protestant, Guérié, professeur à l'université de Moscou, selon lequel l'infaillibilité pontificale « a, sans nul doute, toujours existé », Rosanov constate que le besoin d'une autorité infaillible se fait sentir dans toute confession chrétienne. Et il continue :

« Khomiakov et Samarine [Chefs des slavophiles] après avoir arboré l'étendard de la charité, ont aussi ressenti la nécessité d'avoir de l'autorité; par exemple, dans sa fameuse préface [aux œuvres de Khomiakov], Samarine proclama carrément Khomiakov 'père de l'Eglise', 'docteur universel de l'Eglise'. Pas mal pour un journaliste et un simple propriétaire foncier! Mais n'importe quel imbécile comprendra qu'ici encore on cherchait à devenir pape,... on voulait le mondial, l'absolu... Il y a 1900 ans eut lieu l'événement de la rédemption..., avec le testament du Rédempteur, exprimé en paroles extraordinaires et tout à fait remarquables : Simon, fils de Jean, pais mes agneaux, pais mes brebis (Jean, XXI). Voilà sur quoi tout est édifié... Il est vrai, le chœur des évêques de l'univers entier criera : 'nous autres, nous sommes aussi des évêques, et à Rome aussi ce n'est qu'un évêque'. Mais ce cri est bien maladroit, car il est de toute évidence que dans l'évangile de S. Jean, si profond et si mystérieux, dans le chapitre-conclusion, c'est à Pierre que tout a été confié, et cela à lui seul et d'une façon exceptionnelle... Le pape a reçu tout ce que le Rédempteur possède, il est le pasteur du monde, et il n'y a pas moyen de gratter de l'Evangile les paroles de Jésus à ce propos... Le pape est la pierre sur laquelle tout repose, il pait tous, et en dehors de lui tout n'est que bavardage... Le pape est infaillible non comme Pie ou comme Léon, non en sa qualité d'homme portant tel nom, mais par sa dignité et sa fonction, dans sa mission et son apostolat, *ex cathedra*... Les slavophiles crieront : 'l'Eglise universelle, c'est nous, Khomiakov et Samarine, ou tout au moins le Synode'. Mais le pape, après avoir ouvert le chapitre XXI de S. Jean, leur lira que 'mes brebis' furent confiées à Simon-Pierre en personne; contre ces paroles du Rédempteur les vicissitudes postérieures de l'Eglise ne peuvent quasi rien. Paroles particulières, merveilleuses, tout à la fin du quatrième, le plus mystérieux

15. *Ibid.*, p. 12.
16. *Ibid.*, p. 13; ailleurs : *Feuilles tombées*, I, p. 362, Rosanov compare Dostoïevsky à « une vieille femme nerveuse et ivre ».
17. I, pp. 113 ss.

des évangiles, prononcées d'un ton de testament... Qui ne croit pas ou pense que j'exagère, n'a qu'à les lire. Tout le monde est convaincu que l'Evangile est le livre de la charité; et pourtant *aimez-vous les uns les autres* ne représente qu'une seule ligne. Comment les papes pouvaient-ils ne pas croire à tout un chapitre, adressé à un homme (Pierre), chapitre si mystérieusement indicatif après les jours de souffrances et la résurrection, immédiatement avant l'ascension du Sauveur au Ciel...

» En confiant les brebis et les agneaux personnellement et exclusivement à Pierre, le Sauveur, par ce fait même, écarta toute idée de collectivisme dans l'Eglise. D'ailleurs, on ne comprend pas à quoi servirait ce collectivisme, même dans notre doctrine. 'Il plut au Saint-Esprit et à nous' ou 'il plut au Saint-Esprit et à moi', cela ne revient-il pas au même? Ici ni 'moi' ni 'nous' n'a d'importance, ce qui importe c'est l'Esprit Saint qui parle par beaucoup de langues ou par une seule langue, par le concile ou par le pape. Décidément, il faut être entièrement sceptique et se méfier non seulement du pape, mais aussi du concile, pour dire que le Saint-Esprit n'est nommé que pour le titre et qu'en réalité c'est *nous* qui sommes présents, — nombreux, discutant, élucidant la vérité, nous limitant les uns les autres, nous espionnant et nous observant mutuellement, et par conséquent infaillibles, par opposition au pape qui, 'seul, inventera Dieu sait quels méfaits'. Le pape prend conseil, il étudie lui aussi; la papauté est bien organisée. Mais au moment décisif, *ex cathedra*, Pie ou Léon personnellement disparaît, et il ne reste plus que la fonction, le rôle de l'Apôtre, l'Esprit Saint...

» Une tradition dit qu'André, le premier appelé à l'apostolat, planta une croix sur le rivage de la Mer Noire. Comme cette tradition nous est chère! Nous ne l'omettons dans aucun manuel d'histoire, nous nous appuyons un peu sur elle, elle est une pierre sous nos pieds, pas très grande à vrai dire, mais nous ne voudrions à aucun prix l'écarter. Et sur quelle pierre repose Rome?! avec l'apôtre Pierre qui y fut crucifié, avec les paroles du Sauveur à Pierre : 'Toi, toi, je mets tout sur toi; tu seras crucifié comme moi, mais là, à Rome, dont je fais la colonne pour soutenir le monde, à la place de cette Sion qui audacieusement ne me reçut pas et dont il ne restera pas pierre sur pierre!'...

» Cette infaillibilité, devenue une réalité en Occident, en Orient resta une tentative impuissante, comme il fallait s'y attendre selon la parole précise de Jésus (*pais mes brebis...*). A cause de cela il existe en Orient une irritation extraordinaire contre l'Occident, car personne n'est torturé autant que celui qui envie. Byzance souffla à l'oreille de la Russie que les catholiques ne sont pas même des chrétiens... La psychologie est partout la même — à Rome, à Constantinople, à Saint-Pétersbourg, à Kalouga ou Toula. Seulement elle ne fut nulle part providentielle et fit faillite; elle ne réussit que là où elle était providentielle : 'Pais mes agneaux, pais mes brebis, pais mes brebis', trois fois répété!...

» Comme il n'y eut et il n'y a pas de pierre pour nous soutenir, nous ne faisons que gesticuler. Nous faisons des tentatives. Nous sommes excités. Nous crions que chez nous André le Protoclète a planté la croix... »

Voici ce que Rosanov écrivait, entre autres, dans son article *Choses célestes et terrestres*[18] :

« *Pro illyrica lingua, pro germanica lingua, pro hungarica lingua, pro polonica lingua, pro lusitana lingua, pro hispanica lingua, pro anglica lingua, pro gallica lingua*, voilà les inscriptions que je me rappelle avoir lues sur les con-

18. Dans le recueil *Auprès des murs de l'Eglise*, I, pp. 283 ss.

fessionnaux, de type ordinaire, dans l'église Saint-Pierre à Rome. Franchement, ces inscriptions m'ont frappé beaucoup plus que toutes les œuvres d'architecture et de sculpture qui se trouvaient tout autour. Qu'est-ce que la sculpture! C'est une fête, un repos, une inspiration d'artiste, et non le travail du pape. L'œuvre du pape, ce sont ces *lingua illyrica, lingua hispanica*... ces boutiques à confession. Elles fonctionnent tous les ans depuis des siècles...

» L'ultramontanisme!... Tout l'être de l'homme est ultramontain, ce qui revient à dire que cet être est, dans ses racines, *au delà de la terre*. Pour l'Europe il y a Rome au delà des Alpes, *ultra montes*; mais Rome existe et elle a de l'autorité parce que pour toute la terre il y a le Ciel, *ultra terram*. Jusqu'à présent l'homme se réjouissait toujours de ce qu'il est *au-dessus de la terre*; pour quelle raison proteste-t-il maintenant contre l'ultramontanisme? Car ce ne sont que deux noms pour une seule réalité... Y a-t-il dans l'Evangile une patrie? L'Evangile commença par la destruction de Jérusalem et la vocation des gentils. C'était aussi *ultra montes*, le grand lointain. Toutes les religions païennes étaient locales, nationales...; tandis que le christianisme est universel. Il conquiert les peuples, mais ne se lie pas avec eux...

» Dans nos manuels, par calculs tendancieux, on chiffonne la dernière page, la page-testament, de l'évangile de S. Jean. Etrange manque de respect pour le fait et le texte de l'Evangile. Nos Ilovaïsky[19], avec décision et courage, retranchent et découpent dans le livre des mystères pour le répandre ensuite, en exigeant que tous taillent avec intransigeance à leur manière et non comme chacun le croit bon, 'sinon ce sera du sectarisme'; et ils ne remarquent pas que leur propre méthode d'interpréter l'Evangile de façon partielle et non intégrale est précisément du sectarisme...

» Tout se passa comme Jésus l'avait prédit. Après la mort du Sauveur Pierre était déjà revenu à son métier de pêcheur, peut-être ne savait-il rien de Rome, de son importance géographique et politique; maintenant il s'empresse d'aller à Rome et y meurt sur la croix comme le Sauveur. C'est sur cette deuxième croix, celle de Pierre, que s'élèvent le Latran, le Vatican, l'église S. Pierre. Dans ce triple 'pais mes brebis' toute la papauté est contenue comme le corollaire dans un théorème. Oui, c'est le manteau d'Elie. Nos théologiens ne sont jamais parvenus à expliquer quoi que ce soit dans ces paroles; ils répètent avec une obstination de perroquet ces phrases vides et au fond nihilistes : 'Tous les apôtres étaient égaux', 'entre eux il n'y avait pas de différence d'autorité et de dignité', '...tous les évêques sont égaux, et celui de Rome est égal à celui de Kalouga'... Comme tous ces raisonnements répugnent à l'honnêteté russe! Allons, dites à propos du texte de l'évangile cité plus haut : 'Je ne comprends pas'; dites : 'Je vois, mais je ne veux pas y consentir'... Tout le christianisme fut toujours pyramidal, hiérarchique, montant vers un chef et non vers plusieurs. A quelque groupe de brebis, en bas, il semblait parfois que le christianisme lui-même est 'un tas'. Mais au-dessus d'elles, ou loin d'elles, parfois se trouvant en prison, il y a toujours eu 'un pasteur'. Il est à Kalouga, à Moscou, à Constantinople; mais il n'a réussi qu'à Rome où Pierre fut conduit en esprit, où il est mort, où il vainquit le Colisée, renversa les empereurs et fonda un royaume qui n'est pas de ce monde. Les pasteurs 'non-réussis' ont une forte haine envers lui, parce qu'ils n'obtinrent que de petits clochers et non la grande cathédrale... »

Voici quelques passages d'un article de Rosanov dont le titre montre l'intérêt : *L'infaillibilité pontificale comme moyen de réformer*

19. Historien devenu célèbre par son art de déformer l'histoire par complaisance envers les autorités officielles.

sans faire de révolution [20]. L'auteur, après avoir parlé de la façon absolument fausse et si répandue en Russie de concevoir l'infaillibilité du pape, donne une bonne traduction de la définition de ce dogme formulée par le concile du Vatican. Et il continue :

« C'est simplement l'achèvement du monarchisme dans les opinions et les doctrines... Toujours, dès les tout premiers siècles, le monarchisme en matière de doctrine se développait d'une façon tellement invincible comme jamais un pouvoir politique ne s'est développé dans le domaine temporel... L'Eglise a concentré son absolu dans une personne vivante, sur laquelle on peut agir, avec laquelle on peut s'entendre, à laquelle on peut discrètement donner un conseil..., tandis qu'auparavant l'absolu reposait dans les tombeaux d'une centaine de personnages déjà morts, auxquels on ne peut plus rien dire, rien leur crier qui serait un argument; il ne sert à rien de pleurer sur leurs tombeaux pour qu'ils entendent et disent, à un moment d'extrême nécessité, à un tournant fatal de l'histoire, un 'oui' à la place d'un 'non' et un 'non' à la place d'un 'oui'... Maintenant Luther n'est plus nécessaire ou même possible, car c'est le pape lui-même qui parle *ex cathedra*... Le pape peut agir sans provoquer de secousses dans l'Eglise. Le présent du Vatican parle la langue des foudres lancées sur l'imparfait et le passé antérieur, sur le parfait et le plus-que-parfait de sa propre histoire... Voilà le vrai motif de l'infaillibilité des papes. Qu'il en fut ainsi, cela s'ensuit du fait, par exemple, que le successeur de Pie IX prit sans hésiter une voie radicalement nouvelle, il rompit avec les monarchies pourries de toutes sortes de Louis et de Napoléon... Nous le répétons : du passé l'absolu est transposé dans le présent, voilà tout... Il faut être bien naïf pour y voir la résurrection de l'archéologie, le retour au moyen âge... Non, c'est un cuirassé qui entre dans la flotte des voiliers en bois pour les rendre superflus ou inoffensifs. »

Rosanov se trompe profondément quand il croit — ou semble croire — qu'un pape « présent » peut annuler toutes les décisions de ses prédécesseurs : un dogme proclamé par Rome ne rétracte pas toutes les doctrines du passé, il est le terme d'une connaissance de plus en plus parfaite de la vérité en soi immuable. Mais il a parfaitement raison de voir dans l'autorité de l'évêque de Rome un grand moyen pour mener à bon terme les réformes devenues nécessaires, et cela sans suivre la voie des troubles et des révolutions. A la fin de l'article notre auteur apporte quelques exemples de « soupirs après l'infaillibilité » de plusieurs grands évêques russes non-unis, de leur tristesse dans l'impuissance doctrinale. Et il ajoute :

« Non, ou bien un concile, ou bien le pape; mais pas de demi-papes, de papes ratés, comme nous en avons vus depuis Godounov jusqu'à Pierre le Grand [21]. »

Dans l'article *Léon XIII et le catholicisme* [22] nous lisons :

« La papauté et le catholicisme, comme système de pensée et d'esprit, sont aussi indestructibles maintenant qu'à leurs meilleures époques... Une puissante adaptabilité et la conservation de l'unité constituent l'essence du catholicisme.

20. Dans le même recueil *Auprès des murs de l'Eglise*, volume II, pp. 57 ss.
21. Epoque des patriarches dans l'Eglise russe.
22. Toujours dans le même recueil, vol. II, pp. 205 ss.

Il croissait lentement et, ce qui est plus important, — organiquement... On ne peut pas comparer le catholicisme avec d'autres Eglises ou avec des royaumes... On l'assimile souvent à un Etat, mais à tort : quel Etat installe son centre sur le territoire d'un peuple étranger ou même hostile?!... Toutes les définitions particulières du catholicisme, comme *Eglise, Etat* ou même *papauté,* sont inexactes. Le catholicisme est simplement catholicisme, voilà tout, et cela suffit; car dans ce nom c'est l'infini de spiritualité et de matière. Ce qui est digne d'admiration, ce n'est pas tel ou tel pape, c'est la papauté. Depuis les premiers jours du christianisme occidental la papauté commença à croître et à se distinguer, comme Rome qui a germé de la *casa Romuli*... L'Eglise catholique est l'unique Eglise personnifiée; les autres Eglises, d'abord par manque de succès et ensuite par principe, sont non seulement sans tête, mais aussi sans 'personne' : elles sont généralisées, confuses dans leur expression, elles n'ont que des institutions et des réglementations ecclésiastiques, évidemment non sans administrateurs. Mais il ne faut pas assimiler l'énorme développement de la personnification dans le christianisme occidental à une absence de sobornost [23]. Au contraire, aux moments les plus difficiles ou nouveaux, aux nouvelles phases de son existence, le catholicisme se réunissait en des conciles dont les noms sont universellement connus. Et quoique maintenant les papes se sont proclamés 'infaillibles *ex cathedra* dans le domaine des dogmes', on peut presque à coup sûr prévoir que dans l'avenir ils ne cesseront pas de convoquer des conciles aux moments de doutes ou aux heures solennelles; ils y puiseront comme dans une source de force, de vie, de beauté et d'influence, choses introuvables dans les chancelleries sourdes et obscures... Il est certain que, tout compte fait, les conciles ont donné un coloris extraordinaire et de la vie à tout le catholicisme en général et en particulier aux personnalités des papes qui les dirigeaient... D'ailleurs, le Vatican avec la masse de clergé qui y réside, sans servilisme ni oppression, est au fond une forme implicite d'un concile permanent...

» Le choix du nouveau pape n'appartient pas à son prédécesseur. Rien que cela trace une limite nette et éternelle à la 'personnification' du catholicisme et lui conserve une teinte — employons la terminologie politique — de république ecclésiastique aristocratique, plutôt que de puissance purement monarchique. Il y a ici deux côtés : en possédant l'infaillibilité *ex cathedra,* le pape personnifie l'Eglise au plus haut degré. Ainsi l'Eglise là-bas n'est pas 'structure', 'système d'organes' ou en général 'institution', mais précisément et absolument un visage, qui voit, qui écoute, qui caresse, qui se fâche; c'est un visage humain, sur lequel se dirige la vénération des fidèles. Mais ce visage sert l'Eglise, et non soi-même; la personnification est pour l'Eglise, pour les fidèles, et non par intérêt égoïste de la personne elle-même. Le pape étant mort, avec son dernier soupir meurt tout ce qui lui était personnel : apparaît la *respublica Romana, mons Vaticanus,* les patriciens du catholicisme en manteaux rouges. Et si l'on prend en considération que l'ordination sacerdotale ne peut pas être enlevée par le pape infaillible même au curé le moins en vue, même si ce dernier a abandonné le pape et s'il a maudit le catholicisme, on constate que la personnalité collective du catholicisme au million de têtes

23. « Conciliarité ». Ce mot peut avoir plusieurs sens. La sobornost *mystique* est l'union de tous les membres de l'Eglise dans la charité surnaturelle; la sobornost *juridique* est le droit attribué à la masse des fidèles de sanctionner ou rejeter les décisions, même dogmatiques, de la hiérarchie, du pape, des conciles; la sobornost *historique* est le principe selon lequel toutes les questions religieuses de grande importance doivent être débattues et tranchées par des conciles. On trouvera de bonnes considérations sur la sobornost dans les articles du P. G. Dejaifve, S. J., parus dans la *Nouvelle Revue Théologique* en avril et mai 1952.

est assurée d'une façon aussi inamovible, comme s'il y existait le *liberum veto*... Involontairement on songe à la Rome antique avec ses *comitia patria*... où les éléments césariens, républicains et même ochlocratiques sont entrelacés en une seule corde. Mais dans le Vatican cette qualité, ce mélange, s'est répétée sans imitation, elle a poussé une autre fois de la vieille terre comme un arbre de nature analogue. Tout cela se formait durant des siècles, dans la théologie catholique extrêmement compliquée, sans la moindre tendance à emprunter quoi que ce soit aux institutions d'Etat de la vieille Rome. On peut dire que la Rome papale s'adaptait à tout et n'imitait jamais rien : sa croissance vient d'elle-même, avec conviction et inspiration. Le catholicisme avançait en suivant son étoile.

» Sur le compte du catholicisme il n'existe chez nous rien que préjugés et plaisanteries assez vulgaires. Notre polémique contre le catholicisme n'est qu'une forme sérieuse des mêmes plaisanteries. 'Là-bas le pape a tout avalé, le principe de sobornost n'y existe plus, tandis que chez nous il s'est conservé...'. Mais qui ignore que c'est précisément l'Eglise occidentale qui, aux moments difficiles, se réunissait en conciles : Clermont, Florence, Bâle, Constance, Latran, Vatican?... Un autre grief contre le catholicisme, tout aussi fréquent, consiste en ceci : 'ils ne nous ont pas appelés à leurs délibérations'. Ici se fait sentir le ressentiment du cousin lointain qu'on n'a pas invité à une fête de famille; c'est une offense cuisante qu'on ne pardonne jamais. Mais en réalité, aux premiers temps, on nous appelait là-bas et c'est nous-mêmes qui ne sommes pas allés par fanfaronnade, par étroitesse d'esprit provinciale et par crainte d'avancer des sottises devant le monde entier... Et voilà que le cousin loitain proteste : 'pourquoi se réunissaient-ils en concile quand nous n'y étions pas?' Mais pouvait-on répondre aux doutes de Luther à propos du salut par la foi ou les bonnes œuvres, en citant les décisions du concile de Nicée?...

» On fait encore un autre reproche au catholicisme, reproche en apparence plus justifié : depuis longtemps le catholicisme n'est plus que politique et diplomatie, et non foi et prière. Ce reproche ne peut pas être adressé aux catholiques laïques... Le caractère religieux de ces braves gens est aussi simple et chaleureux, religieux et naïf, que chez nous... Ainsi la politique et la diplomatie sont à proprement parler le partage de la hiérarchie catholique, du prêtre au pape. Mais dire que chez eux 'la foi est devenue de la politique', c'est impossible, comme il est impossible de dire du métropolite Philarète de Moscou qu'en lui les affaires diocésaines et en général les affaires de l'Eglise Russe ont complètement étouffé la vie de moine et la conscience d'être chrétien. Tant pour Philarète que pour le pape, un jour plein a 24 heures; et si toutes les heures sont partagées en 'affaires', avec urgence et insistance, il semble à celui qui regarde de l'extérieur qu'au sommet de la hiérarchie ecclésiastique se trouve un employé ou un diplomate et non un homme adonné à la prière. Pareillement de Koutouzov on aurait pu dire, au même titre et sans plus de raisons, que c'est un chef de bureau et non un capitaine, puisqu'au lieu de galoper devant ses troupes il signait tout le temps des bouts de papier. Dans tout cela il y a mirage; c'est le malheur de tout commandement, ce n'est pas un principe de l'Eglise...

» En englobant toutes les nations, en s'assimilant les éléments de toutes les conditions sociales, en donnant le chapeau de cardinal ou la tiare de pape seulement aux mérites et à la valeur, uniquement à la vertu, à l'intelligence et à l'énergie, le catholicisme — à la fois républicain et monarchique, aristocratique et démocratique — possède les plus puissants facteurs de l'émulation et les plus forts attraits pour tout ce qui a de l'idéal, pour tout ce qui est fier, héroïque...

» **Nous nous imaginons toujours que le pape est uniquement un homme de**

politique; au delà de la politique nous ne voyons pas l'idéal, car évidemment le pape ne nous rend pas compte de ses prières, de ses aspirations, de ses paisibles méditations vaticanes qui pourtant *existent* [souligné par l'auteur]. Il est prêtre avant tout, il a de l'idéal, comme prêtre il a un idéal. En sa personne le pouvoir sacerdotal sur la terre a atteint sa plus haute expression. Dans cet idéalisme de sa conscience sacerdotale est fixé le fondement de sa politique, qui est énergique au même degré que sa brève prière silencieuse est ardente...»

* * *

Rosanov admire l'art catholique de l'époque de Raphaël et « les merveilleuses cathédrales avec leur pénombre éternelle, érigées par la pieuse population de villes entières ». Il constate que cet art « est arrosé de pensée encore plus que de beauté ». Et il continue :

« Ce qui nous attire irrésistiblement vers cette civilisation, c'est l'abondance de vie spirituelle, c'est la foi profonde qui est cachée dans son histoire, c'est l'extraordinaire sincérité dans tout ce qu'elle créait... Est-ce que ces artistes qui se préparaient au travail par le jeûne et la prière nocturne, n'étaient pas des hommes de vie profonde? Abandonnons tout ce qui est faux et mauvais dans notre attitude à l'égard de l'Europe [24] ... »

Le livre de Rosanov, *Impressions d'Italie* [25], contient, comme on pouvait s'y attendre, beaucoup de réflexions concernant le catholicisme. Signalons-en quelques-unes. A Saint-Pierre, durant la semaine sainte, notre écrivain ne goûta guère les psalmodies et les manières de se comporter à l'église des « prélats romains »; vraiment on aurait tort de lui en vouloir. Rosanov constate qu'en Italie le catholicisme « a absorbé tous les talents de la race et n'a laissé à la politique, le commerce et la littérature que les restes de son déjeuner succulent » (p. 5). « Le talent — et parfois le génie — se précipitait toujours vers l'Église catholique » (p. 56). Notre penseur fut frappé par la discipline catholique : « Là il y a une discipline infinie; mais elle n'est pas morte, c'est une discipline vivante » (p. 8). Elle est libre, joyeuse : « Il n'y a pas d'homme plus libre, plus impétueux même, que le prêtre, l'académicien, le séminariste, le prélat catholique » (p. 49); pas de visages « fatigués, ennuyés, aigres ».

« Chez eux la discipline est libre... 'Frères, vous êtes appelés à l'héroïsme, à la vie difficile, mais restez libres'. — 'Oui, nous allons réaliser des hauts faits très durs, mais nous y allons librement'. Ce dialogue constitue l'âme du catholicisme » (p. 50). « Le clergé catholique ne s'élance nullement vers le pouvoir, comme nous le croyons à tort, mais vers l'action, le mouvement » (p. 55).

La piété des gens simples, leurs prières ferventes devant de pauvres statuettes de la Madone, les allures joyeuses des séminaristes —

24. *Essais littéraires*, Saint-Pétersbourg, 1902, p. 74.
25. Saint-Pétersbourg, 1909.

tout cela impressionne Rosanov beaucoup plus que la splendeur des cérémonies religieuses à Rome.

Dans ce même livre, *Impressions d'Italie,* nous nous heurtons, et non pour la première fois, à la grande appréhension qui contrebalance dans le cœur de Rosanov ses sympathies pour le catholicisme : la peur de l'Inquisition, bien naïve de nos jours.

« Malgré tout, nous ne voulons pas suivre le catholicisme qui répand à profusion le sang humain; nous ne le voulons pas par bonté et simplicité de cœur » (p. 262).

Dans cette « énormité », il y a quelque chose de pathologique.

* * *

En septembre 1902 le Père Christophe Portalier A.A. († 1934) écrivit à Rosanov pour avoir son avis sur « l'union des Eglises ». La réponse de notre penseur [26] est plutôt pessimiste : le Gouvernement impérial ne voudra jamais céder au pape la place qu'il occupe dans l'Eglise russe [27]; la hiérarchie russe, privée de son « autonomie nationale », sera inévitablement hostile à la papauté. Quant au peuple,

« il cherche au plus haut degré l'union avec Dieu, la sérénité de l'âme, la pacification de la conscience; mais il considère tout cela comme n'étant pas nécessairement lié avec la hiérarchie ecclésiastique dont il dépend immédiatement; pour cette raison, dans le peuple il n'y a pas et il ne peut pas y avoir une forte gravitation vers une autorité extérieure, vers une puissante sanction hiérarchique, vers la papauté... Les paroles du Sauveur bien connues : *pais mes brebis,* n'ont pas pris racine chez nous au courant de l'histoire, elles ne sont pas entrées dans le cœur. »

Cette remarque de Rosanov est très juste. Il y a là une vérité dont malheureusement on tient trop peu compte dans nos milieux unionistes : la subordination des fidèles à la hiérarchie non-unie, césaro-papiste et illégitime, ne porte pas de fruits salutaires — à moins qu'il ne s'agisse d'une obéissance de parfaite bonne foi —, ne favorise

26. Publiée dans *Auprès des murs de l'Eglise,* vol. I, pp. 410-413.

27. De nos jours les autocrates bolchévistes et en particulier les athées les plus fanatiques sont encore plus opposés à l'idée d'une subordination de l'Eglise russe au pape, ils mènent une guerre quasi exclusive à la papauté. Il y a là, croyons-nous, quelque chose de providentiel : les non-unis sincères et pieux doivent comprendre que la décomposition de l'Eglise en autocéphalies indépendantes de Rome, si désirée par les « portes de l'enfer », est diamétralement opposée à la volonté de Dieu. L'extrême brutalité avec laquelle les athées militants venus au pouvoir ont détruit les Eglises unies de Galicie et de Roumanie devrait ouvrir les yeux aux pravoslaves orthodoxes. Le fameux président de l'Association des Impies militants de l'U.R.S.S., Iémélian Iaroslavsky, a précisé que le but de cette association était d'empêcher la subordination de l'Eglise russe au pape (*La Révolution communiste,* juillet 1929). Rosanov lui-même écrivit un jour : « Le pape est l'ennemi de l'Antéchrist, et l'Antéchrist est l'ennemi du pape » (*Feuilles tombées,* Saint-Pétersbourg, 1913, I, p. 111). Tout chrétien, pour autant qu'il s'oppose au principe de la papauté, fait le jeu de l'impiété, de l'athéisme.

pas la haute spiritualité, ne nourrit pas la vie intérieure dans les âmes : c'est un des aspects les plus tragiques du schisme. La conséquence de cette disposition des esprits est funeste pour l'unionisme : le peuple en est venu à déprécier le principe même de l'obéissance à la hiérarchie et par conséquent à ne pas comprendre le rôle ecclésial et surnaturel de la papauté et de l'unité de la hiérarchie. Quand nous parlons d'union religieuse aux non-unis orientaux, nous devrions toujours attirer leur attention sur l'importance de la papauté non seulement pour assurer « le bon ordre » dans l'Église et créer un « front unique » contre l'impiété, mais aussi et *surtout* pour consolider la vie intérieure et surnaturelle : l'obéissance à la hiérarchie *légitime* et universelle est un acte de parfaite humilité qui ouvre largement l'accès de notre âme à l'action de la grâce et rend possible une profonde vie mystique en la préservant des illusions dangereuses.

Voici une autre remarque de Rosanov, contenue dans sa réponse au P. Portalier, qui mérite toute notre attention :

« Dans le catholicisme... le sermon sur la Montagne qui constitue le centre moral de l'Evangile, fut abandonné à l'usage des laïques et ne devint pas un principe déterminant l'attitude de la hiérarchie catholique à l'égard des fidèles. Et — n'est-ce pas vrai? — il n'y a pas eu de congrégation religieuse ou d'ordre religieux pour réaliser le commandement : bienheureux les pacifiques... »

Ce reproche fait aux catholiques n'est vrai qu'en partie; il atteint plutôt certaines apparences. Mais pour ce qui regarde la piété russe, c'est un fait que nous ne devrions jamais perdre de vue : les béatitudes du sermon de la Montagne sont le centre et l'âme de cette piété, de cette spiritualité. Tous les moralistes russes non-unis sont d'accord pour attribuer aux béatitudes évangéliques le rôle de principe fondamental de conduite chrétienne : c'est le décalogue du Nouveau Testament, c'est le critère de la sainteté [28]. Aussi rien n'irrite tellement les dissidents orientaux, rien ne développe en eux une profonde aversion envers le catholicisme, comme l'action prosélytisante d'un prêtre ou religieux catholique qui adopte le rit byzantin sans s'être rendu familière la bonne piété russe traditionnelle, toute pétrie de patience, d'humilité, de douceur, de simplicité. En ce sens Rosanov a raison de dire (p. 413), avec tant d'autres, que ce n'est pas en passant au rit oriental que l'on gagnera les orientaux au catholicisme. Le passage de nos prêtres au rit byzantin ne peut avoir de valeur unioniste sérieuse qu'en fonction de l'adoption harmonieuse et organique de la

28. Voir à ce sujet notre livre *Moralistes de Russie*, Rome, 1951. La morale chez les orthodoxes est la spiritualité des laïques. Si l'on veut connaître cette spiritualité et l'apprécier, ce n'est pas seulement à Dostoïevsky qu'il faut s'adresser, comme on le fait trop souvent, mais aussi aux moralistes russes authentiques qui n'ont pas subi des influences occidentales malsaines et ont exercé eux-mêmes une profonde influence dans le monde pravoslave orthodoxe : S. Tikhon Zadonsky, Théophane le Reclus et autres.

piété orientale sous tous ses aspects, ainsi que de la pensée théologique des non-unis, évidemment pour autant que cette pensée est compatible avec les dogmes catholiques et conforme à la Tradition.

En publiant sa réponse au P. Portalier, Rosanov y ajouta un postscriptum. Nous y lisons :

« D'ailleurs toute œuvre de réconciliation est une bonne œuvre. Sans attendre de grands événements et des signes manifestes de la Providence, chacun pour soi a le devoir de travailler pour la paix dans toute l'Église, pour la paix ecclésiale universelle. Mais il faut avertir les catholiques : s'ils comptent gagner les âmes russes seulement comme de la *matière* (matériall, souligné par l'auteur), — ils se trompent profondément. Les Russes ont un fort ferment religieux qui est autonome, surtout de nos jours. Je veux dire que si les Russes, maintenant ou à un moment de l'avenir, entreront dans le camp des catholiques, ce ne sera pas uniquement pour obéir, écouter et tout admirer, mais aussi pour *créer* (tvoritj, souligné par l'auteur) ; à ce sujet aucun doute n'est possible. Dans tous les cas ils rejetteront la dureté, l'impitoyabilité [29] catholique... Les Russes, en s'unissant au catholicisme même par passages individuels, y introduiraient avec vigueur leur douceur slave, leur esprit de tolérance, de patience et de mansuétude. »

Dieu merci, sur ce point du moins on s'entendra facilement. Car l'idée même de catholicisme vise à intégrer dans l'Église, à y faire même resplendir, tous les trésors du christianisme avec toutes ses réfractions ethniques ou culturelles légitimes existantes ailleurs ou simplement possibles. Dans le « pré spirituel » de l'Église universelle toutes les fleurs sont très désirables.

* * *

L'archiprêtre V. Zienkovsky, dans son ouvrage bien connu : *Histoire de la Philosophie russe*, écrit de Rosanov : « Il est peut-être le plus remarquable écrivain parmi les penseurs russes, c'est un vrai penseur... Rosanov est un des philosophes religieux russes les plus doués et les plus solides, courageux, possédant une culture multilatérale et au plus haut degré sincères avec eux-mêmes. C'est pour cette raison qu'il a eu cette immense influence sur la philosophie russe du XX[e] siècle [30] ». Aujourd'hui plus que jamais on apprécie Rosanov dans les milieux intellectuels et religieux non-unis ; on l'étudie, on cherche à tirer des conclusions doctrinales et pratiques de ses nombreux écrits, de ses aphorismes, de ses observations parfois géniales, de ses erreurs mêmes. Ne pourrions-nous pas en faire autant, au moins en réfléchissant sur ce que la sincérité courageuse de ce penseur lui a fait dire sur le compte de l'Église catholique ? Nous croyons que la pensée religieuse catholique et même notre théologie pourrait en tirer profit.

Rome. S. TYSZKIEWICZ, S. J.

29. bezpochtchadnostj ; Rosanov a en vue l'Inquisition.
30. *Histoire de la Philosophie russe*, Paris, 1948, vol. I, p. 457.